

se prolonge au-delà vers la large allée de hêtres qui conduit à un troisième plan de terres agricoles, parties prenantes des parcs privés du XIX^e siècle.

Un grand chapitre est dédié aux arbres, futaies de hêtres et de chênes, héritiers des anciennes plantations, contrastant avec les espèces exotiques proches du château. La tempête de 1987 a épargné quelques très beaux sujets, séquoia, liquidambar, tulipier de Virginie, dont la palette de couleurs variée et changeante contribue à la richesse des perspectives. Inséré dans cet ensemble, l'élément aquatique, ruisseaux et étang, a été considérablement remodelé, y compris depuis 1972.

En complément de l'aspect proprement décoratif du parc, le jardin potager et les immenses serres froides, comme la ferme modèle, contribuent à l'autarcie du domaine. C'est donc un monde en soi que décrit ici L.-M. Nourry.

L'ouvrage doit aussi beaucoup à la belle réalisation confiée à Locus Solus, malgré le choix d'une couverture qui, s'il permet une claire lecture du titre, ne rend hommage ni au château, ni au parc, ni même aux sculptures contemporaines du parc, dont deux éléments volontairement flous enserrant le bâtiment : œuvre d'artiste, la photo a été privilégiée pour introduire un lien entre le passé et la vocation actuelle du château.

Catherine TOSKER

conservateur en chef honoraire du service de l'Inventaire de Bretagne

Daniel LELOUP, *Demeures remarquables de Bretagne. Les maisons à pondalez du siècle d'or, Morlaix, Morlaix, Skol Vreizh, 2015, 134 p.*

Les apparences sont parfois trompeuses et la couverture du livre de Daniel Leloup, dont le style « clinquant » pourrait faire penser à un ouvrage de vulgarisation destiné au jeune public, voire à une bande dessinée, ne laisse pas présumer toute la richesse iconographique et historique que contient cette très intéressante publication, le point de vue d'un spécialiste qui, depuis sa thèse publiée en 1996 aux Presses universitaires de Rennes (*La maison urbaine en Trégor aux XV^e et XVI^e siècles*), s'est constamment penché sur l'architecture à pans de bois en Bretagne, et dont la volumineuse synthèse publiée en 2002 (*Maisons en pan de bois de Bretagne : histoire d'un type d'architecture urbaine*, Douarnenez-Rennes, Ar Men/le Chasse-marée/Ouest-France) a fait ressortir toutes les formes spécifiques et les originalités. Après une introduction historique qui, selon un parti pris cher à l'auteur, fait appel à une abondante et très instructive iconographie, souvent inédite, Daniel Leloup nous restitue parfaitement le contexte très particulier qui vit émerger ces demeures : à savoir cette noblesse bretonne se mettant « en dormition » pour exercer le temps de quelques générations une activité marchande lucrative, celle du commerce des toiles exportées vers l'Espagne, l'Angleterre ou les pays d'Europe du Nord, pour,

le blason ainsi redoré, revenir à l'état de noblesse. Ce phénomène de noblesse « commerçante » en soi n'est pas unique en Bretagne et on pourrait en citer d'autres exemples, tel celui de Saint-Malo. La singularité de Morlaix est que cette pratique y a donné naissance entre la fin du xv^e et le xvii^e siècle à une forme architecturale particulièrement originale et spectaculaire, la maison à « *pondalez* », encore appelée « maison à lanterne » qui fait précisément l'objet de cet ouvrage. Regrettons à ce sujet que l'éditeur ait mis en avant sur la couverture, au risque d'induire en erreur, un titre surdimensionné *Demeures remarquables de Bretagne*, qui éclipse le vrai sujet du livre, dans une police à peine visible.

Dans un chapitre intitulé « L'invention du concept », l'auteur établit à juste titre la filiation de ces étonnantes maisons et en particulier de leur haute pièce centrale montant directement sous le toit avec le modèle de la salle manoriale sous charpente, formule largement employée, entre la fin du xiv^e siècle et la seconde moitié du xv^e siècle, dans les plus anciens manoirs bretons, dans lesquels la salle centrale couverte d'une charpente apparente et lambrissée est flanquée de pièces en demi niveau. Les salles des maisons morlaisiennes, hautes et étroites, sont chauffées par une cheminée monumentale installée dans l'un des murs gouttereaux, en face de laquelle un spectaculaire escalier de menuiserie en vis richement sculpté et des coursières de bois desservent les étages des corps sur rue et sur cour, ces galeries de distribution leur ayant valu le nom de « pont d'allée », en breton *pondalez*. À ce sujet, Daniel Leloup, qui fait appel ici à son regard d'architecte, pointe du doigt la solution de « rattrapage de niveau », à l'aide d'une petite volée droite, adoptée par les constructeurs de ces escaliers en vis, permettant d'établir les étages sur rue et sur cour au même niveau. Au 33, rue du Mur, par exemple, cette solution a donné naissance à un jeu savant de courbes et contre-courbes qui renforce l'aspect spectaculaire de l'escalier. Partant de là, l'auteur avance une intéressante hypothèse sur le scénario de la construction de ces maisons dans un espace urbain contraint. Une série de dessins très pédagogiques en présente sur deux pages (p. 64-65) les différentes phases : on devait commencer par le mât de l'escalier et utiliser le montage des parois de pans de bois comme support pour des planchers provisoires servant d'échafaudage et permettant progressivement et aisément, depuis les parties hautes du volume vers le bas, l'exécution de la menuiserie de la vis d'escalier et des coursières, ainsi que celle d'un décor sculpté d'un grand raffinement.

Les chapitres qui suivent, consacrés aux « modèles primitifs », édifiés à la fin du xv^e siècle et dans le premier quart du xvi^e siècle, mais aussi à la période de « maturité », montrent que, mis à part le style des cheminées qui adopte dans la seconde moitié du xvi^e siècle le nouveau répertoire Renaissance, l'ensemble du décor extrêmement riche des façades, des escaliers et des coursières demeure fidèle au gothique flamboyant. Les nombreuses photographies actuelles et anciennes, ainsi que les gravures qui illustrent cette partie, montrent l'exceptionnelle qualité de ces décors. Ceux-ci témoignent également de la présence dans la ville à la fin du Moyen

Âge de sculpteurs de haut niveau, ayant une grande connaissance de l'iconographie religieuse, sculpteurs auxquels on doit également les extraordinaires clôtures et jubés conservés dans plusieurs chapelles de Basse-Bretagne. Ce parallélisme s'impose d'autant plus à l'esprit en voyant, dans la partie inférieure de plusieurs *pondalez*, dont celui du 14, Grand'rue, aujourd'hui dans les collections du Musée de Saint-Louis dans le Missouri (États-Unis), une cloison à claire-voie ouvragée à la perfection qui servait sur un côté de la salle, en face de la cheminée, à escamoter l'évier et le vaisselier, dans un réduit à demi éclairé constituant comme une sorte d'office. Cet exemple et d'autres montrent d'ailleurs qu'un buffet ou dressoir d'attache, parfois associé à ces cloisons et sans doute destiné à présenter la vaisselle d'argent de l'habitant, contribuait encore davantage à cette impression de richesse. Au passage, on note que, malgré le luxe du décor des *pondalez* et la multiplicité des pièces chauffées dans les étages, à la différence des manoirs qui possèdent presque toujours une cuisine séparée de la salle, sans doute pour des raisons de contrainte d'espace dans un contexte urbain resserré à l'extrême et peut-être aussi pour des raisons de sécurité, la cheminée de la salle du *pondalez* devait également servir à la préparation des repas.

L'îlot de la Grand'rue, au cœur de la ville, est appréhendé par l'auteur comme un véritable lotissement dont la construction à partir de 1525, après les sinistres commis lors d'une incursion anglaise, est fortement soutenue par le pouvoir royal dont la politique, s'appuyant sur les villes, anticipe sur le rattachement de la Bretagne à la France de 1532. Cette partie fait apparaître une véritable modélisation du type qui devient dans le courant du xvi^e siècle l'image emblématique des nobles marchands morlaisiens. Une seule innovation est introduite dans la construction, celle d'une charpente transversale au-dessus du *pondalez*, perpendiculaire au toit principal, servant à chasser les eaux pluviales et éviter les risques d'infiltrations dans les chéneaux. En revanche, l'introduction du répertoire Renaissance ne se fait que très progressivement et timidement, reproduisant en cela le même phénomène de cristallisation d'un modèle et d'attachement au répertoire flamboyant que dans l'architecture religieuse et manoriale bretonne jusqu'après le milieu du xvi^e siècle.

La dernière partie de l'ouvrage évoque le devenir et l'évolution de ces maisons au cours des xvii^e et xviii^e siècles qui voient l'abandon de ce type de maison, condamné par l'évolution du goût et la recherche de plus de confort, puis leur redécouverte par les « antiquaires » et voyageurs du xix^e siècle. C'est alors que naît le « mythe de la maison à lanterne », selon l'expression de l'auteur qui récuse sans doute un peu rapidement la possibilité d'un éclairage zénithal originel : les châssis vitrés dans les toits couvrant les *pondalez*, cités par les voyageurs dès le début du xix^e siècle et représentés sur des gravures de même époque, suggèrent le contraire. Comment en effet expliquer que la qualité des décors sculptés, égale dans les parties hautes du *pondalez* à celle que l'on trouve en bas au niveau de la salle, ait pu être appréciée dans un volume plongé dans une quasi-obscurité, recevant de manière rasante et

« en second jour » la lumière affaiblie des seules fenêtres de la boutique, et ceci dans une rue elle-même étroite et peu éclairée ? La question reste pour nous en suspens.

Les deux derniers chapitres enfin évoquent les avatars des *pondalez* morlaisiens à la fin du XIX^e siècle et jusque dans les années 1930. Malgré le classement relativement précoce – dès 1883 –, mais bien isolé, de la maison dite « de la duchesse Anne », au 33, rue du Mur, incontestablement la mieux conservée de toutes, la plupart des *pondalez* disparaissent complètement lors de démolitions vandales ou sont vendus, voire exportés – sort qui rappelle celui des cloîtres pyrénéens – comme les *pondalez* du 14, Grand’rue, d’abord employé comme décor pittoresque pour un bazar de Dinard au début du XX^e siècle, aujourd’hui conservé dans les réserves du musée de Saint Louis déjà cité, ou encore celui du n° 15 de la même rue, remonté au Victoria and Albert Museum à Londres. Ces disparitions alarmantes suscitent au cours des années 1960, époque de naissance des secteurs sauvegardés, une prise de conscience de la valeur insigne de ce patrimoine. La protection au titre des monuments historiques dans les années 1970 de plusieurs de ces maisons, puis la publication de Daniel Leloup en 1996 ont servi de référence pour la réhabilitation de ce patrimoine. Elles ont trouvé leur plus vivant écho dans la restauration en 2004 de la maison à *pondalez* du 9, Grand’rue, propriété de la ville, présentée désormais aux visiteurs, avec la maison du 33, rue du Mur, dite de la duchesse Anne, comme témoins de cette formule architecturale extraordinaire et unique dans l’Europe post médiévale.

Les quelques réserves émises plus haut sur la question de l’éclairage n’obèrent en rien la richesse de ce travail nourri de très nombreuses références d’archives, en particulier des séries anciennes conservées aux Archives départementales de Loire-Atlantique. Enfin ce travail considérable fait resurgir de l’ombre des lignages bretons entiers, véritable patriciat de la toile qui a hissé Morlaix pendant plusieurs siècles au rang des grandes cités marchandes européennes et donné naissance à une formule architecturale unique en son genre.

Jean-Jacques RIOULT

Bertrand GUILLET et Aurélien ARMIDE (dir.), *Le château des ducs de Bretagne. Entre grandeur et renouveau ; huit siècles d’histoire*, Rennes-Nantes, Presses universitaires de Rennes/Les éditions château des ducs de Bretagne, coll. « Éditions du château des ducs de Bretagne », 2016, 621 p.

Les grandes lignes de l’histoire du château des ducs de Bretagne sont connues : il fut, au cours des huit siècles de son histoire, successivement forteresse et palais ducal, résidence royale, caserne, arsenal et prison, avant de connaître ses premières restaurations dès 1855 ; puis, classé au titre des monuments historiques en 1862 et devenu propriété municipale en 1915, il fut affecté à une fonction muséale à compter de 1924... , sauf pendant l’Occupation, période où fut édifié un *blockhaus*. Cette histoire